

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Prière roque

Gardez-nous la révolte, l'éclair, l'accord illusoire, un rire pour le trophée glissé des mains, même l'entier et long fardeau qui succède, dont la difficulté nous mène à une révolte nouvelle. Gardez-nous la primevère et le destin.

René Char



Vingt-cinquième livraison! Notre Basilic joue les Rois Mages!

Ceux d'André Frénaud sont sur

la route. Désespérés. Mais obstinés à poursuivre. André Frénaud dont nous fêterons aux côtés de René Char le centième anniversaire de la naissance en cette année 2007 que je vous souhaite déjà au nom de notre association et de ses cent trente membres aussi riche que possible en projets divers. À ce propos, il est temps de nous rejoindre, de nous aider par votre présence à nos côtés en adhérant par exemple ou par votre voix amie sur notre blog :

<http://www.amourier.podemus.com/>
Oui, bonne énergie à tous, toutes, énergie qui ne saurait être hostile si rythmée de joie, de réalisations et de quelques colères

toujours saines quand c'est de l'intolérable qu'il s'agit.

Trop de paroles, trop d'images pour nous priver de sens.

Et trop de murs!

Certes, l'histoire n'en a jamais été avare. La destruction de celui de Berlin ne saurait nous faire oublier ceux entre Israël et les territoires palestiniens, ceux du Sahara occidental, ceux entre les deux Corée, ceux en bordure des enclaves espagnoles au Maroc. Ni ce projet des cinq pans de murs, hauts de quatre mètres cinquante éclairés par des miradors et balayés de caméras high-tech (plus de mille kilomètres soit un tiers de la frontière) entre l'Amérique et le Mexique, loi adoptée par la Chambre des représentants en décembre 2005 et que le Sénat doit entériner en février.

Les murs parlent. Ils disent ce qu'inhumainement se disent entre eux les humains : nous sommes bien peu capables de vivre ensemble!

Ainsi vont les murs extérieurs. Murs qui courent sur le sol comme ces sujets en exil jetés sur les routes par la folie des hommes. Mais, il en est d'autres plus intérieurs, qui continuent les précédents par intériorisation, ou qui, plus structurels concernent l'exil du sujet, de tout sujet humain dès lors qu'il parle.

Mur des origines, mur du sens.

P. 1 - Éditorial

P. 2, 3 & 4 - Textes inédits de
Sylvie Fabre G., Marcel Migozzi, René Pons
et Michel Séonnet

P. 5 - Notes de lecture:
Primitifs en position d'entraver
de Tieri Briet

Muer et
La Poésie amérindienne de Béatrice Machet

P. 7 - De la toile et quoi d'autre?

www.litt-and-co.org

- À quelques mots d'ici:
Éditions Le Bruit des autres

P. 8 - Agenda des Amis

- Journal intermittent de R.Monticelli

Les photographies illustrant ce numéro sont
d'Alice Sidoli, extraites du livre *Primitifs en
position d'entraver*

Mur de la langue toujours fermée sur elle-même, murée dans ses significations figées, murillée de notions prédéfinies. L'écriture lime, sape ce mur-là. C'est cette langue que nous essayons de rompre dans nos écrits. C'est cette langue poreuse, balbutiante, toujours hésitante entre son et sens que l'on entend sonner, tonner ou bruire dans les poèmes ou les écrits qui cherchent à dire notre monde dans ses formes nouvelles. Fluctuantes.

Les livres dans lesquels ils prennent forme sont portes.

Lisez les livres qui interrompent, autorisent le passage, trouvent d'air l'asphyxie qui menace.

C'est le moment, non? Offrez des livres! Ceux du catalogue des éditions de l'Amourier bien sûr – consultable sur le site amourier.com – mais aussi tous ceux qui cherchent dans les mots à donner un nom à ce qui n'en a pas encore et dont Boris Pasternak disait que c'était ainsi que toujours commençait la poésie. Offrez des livres! Donnez chance à ceux que vous aimez de tenter une sortie!

Alain Freixe

Président de l'Association des Amis de l'Amourier

*Amis, je suis des vôtres! Un éternel enfant
des aventures de la terre.*

André Frénaud

Il y a des faits qui nous attendent au détour du temps. On n'en soupçonne pas la portée. Ils parlent dans l'avenir où ils trouvent leur illumination.

Un jour de Noël 1966, je reçus deux livres qui faisaient écho – inconsciemment sans doute – à un ancien étonnement. De qui Lucie tenait-elle ce corps gracile, ces yeux noirs bridés, ces cheveux raides ? De qui l'air asiatique ? Les étrangers surtout s'exclamaient jusqu'à me donner le surnom de *Petite Chinoise*. La double origine, française et italienne

ne suffisait plus. Dès onze ans, je m'étais sentie porteuse d'un signe. Je n'en connaissais pas le sens mais il m'était consolation. Il me composait une origine qui m'appartenait

en propre. L'idée d'une origine chinoise me réconciliait. Elle prenait l'origine italienne en charge et en faisait un accomplissement.

Ce que l'on croit vivre est aussi important que ce que l'on vit, je m'étais inventé un ancêtre, lointain aventurier parti vers l'Orient sur un des grands navires qui descendaient l'Adriatique. Le père n'affirmait-il pas que les racines de sa famille étaient vénitiennes ?

Les deux livres de ce Noël-là me permirent de développer la fable. L'amie de ma mère qui me les avait offerts n'avait pas mesuré l'importance du don. Le premier, un album, elle l'avait choisi pour les photographies de montagne. Mais l'inattendu venait qu'il était consacré à celles de la Chine. Du pays je ne possédais pas jusqu'alors une vraie connaissance. La seule porte avait été un roman de Pearl Buck Impératrice de Chine que j'avais dévoré à douze ans. Une passerelle était jetée, je l'empruntais. Chaque planche s'accompagnait d'une citation de poètes chinois. Mes yeux glissaient de l'une à l'autre, levant les correspondances. Là-bas, ici, je passais au filtre paysages et poèmes. Tout décanter m'amènerait, je le ressentais intuitivement, au lieu de rencontre où perception, langue et imaginaire se fondaient. J'avais environ quinze ans.

J'entrais dans une quête solitaire qui ne cesserait de s'approfondir et qui trouverait un aboutissement trente ans après avec la venue du Maître des mots, le poète chinois dont la parole traçait une voie. Grâce à lui, les promesses de l'enfance seraient définitivement tenues.

Pour l'heure, je découvrais, éblouie, parmi les soixante-douze cimes du massif du Huangshan, le *Sommet lumineux* et la *Capitale céleste* qu'un poème de Wang Wei accompagnait :

*Au milieu de l'âge, épris de la voie.
Sous le Chung-nan, j'ai choisi mon logis.
Quand le désir me prend, seul je m'y rends :
Seul aussi à jouir d'ineffables vues...*

*Marcher jusqu'au lieu où tarit la source,
Et attendre, assis, que se lèvent les nuages.
Parfois, errant, je rencontre un ermite :
On parle, on rit, sans souci de retour.*

Les jeux de brume et de nuages, de cimes et de vers se confondaient. Je ne les comprenais pas dans la profondeur mais une évidence pourtant m'apparaissait : ils me parlaient d'une expérience intime, quotidiennement vécue face à la montagne. Elle était le lieu des souffles. Dans le livre elle établissait une circulation entre le poème, l'image et ma vie. La montagne, me dirait un jour le Maître des mots, est un miroir tendu, un réceptacle inépuisable de présence, elle est appel. L'écoutant je reviendrais à ces premiers ravissements.

Dans le livre, la Fleur de lotus, le Singe de pierre, le halo du Bouddha - magie du verbe - mêlaient les règnes :

*Nul garde frontière en ces contrées perdues...
Combien proches, intimes : lumières, fumées !*

Je recopiais les vers de Chiao Tao dans mon journal, consignait mes émotions. Les images levaient les mots et leur écho. Ce Noël-là je voyageais. Le Jiangxi, le Sichuan, le Hunan avaient leurs *vallées des larmes, leurs lacs célestes* ; je sentais le mystère de leurs forêts, leurs saisons, l'élan de leurs cascades et de leurs chutes étrangement familiers.

Les résonances, même ténues, avec l'Oisans ou les pentes du Vercors étaient bouleversantes. J'avais un seul visage et une seule langue mais plusieurs origines. Mes traits, les poèmes en témoignaient, et les montagnes.

Chaque jour des vacances j'entendis : Lucie arrête, pas la peine de te cacher, encore à lire, qu'est-ce que tu es agaçante ! Tu écris quoi ? Pose ce stylo ! Arrête de rêvasser, va faire ta chambre ! Quelle idée a eu Angèle de lui offrir ces livres !

Car le deuxième livre offert, un roman, renforçait l'attraction, et l'absence. Pour être tranquille, j'allais m'enfermer aux toilettes, presque une pièce avec sa fenêtre qui donnait sur le jardin. Je m'asseyais par terre et me plongeais avec délice dans *Multiple Splendeur*. Histoire d'amour et de déchirure, Han Suyin l'Eurasienne, y racontait ses va-et-vient entre une Chine qui basculait dans le communisme et Honk Kong où des Occidentaux déboussolés se concentraient sur un petit rocher. J'épousais sa difficulté d'être dans l'entre-deux. Son amour impossible avec l'amant anglais me montrait la place fragile des exilés. J'étais fascinée par la lucidité, l'humour, le courage avec lequel elle tentait, non sans douleur, la jointure de deux mondes, de deux cultures. À son exemple je chercherais les noms d'un pays où je pourrais entière m'enraciner. Elle m'aidait à comprendre que le sentiment de l'ailleurs était ma marque, moi aussi je n'étais pas



que d'un monde, mon rêve et ma réalité me faisaient française, italienne et chinoise. J'étais née à Grenoble mais, par la vertu des souffles, reliée à d'autres destinations.

Seule la vie mythique pourrait prendre en charge le proche et le lointain en m'accordant le trait d'union : une langue. Filtrée à la lumière de toutes ses origines, elle m'écrirait.

.....

Sylvie Fabre G. a publié aux éditions L'Amourier :
Le Génie des rencontres (collection Thoth)
Quelque chose, quelqu'un (collection Grammages)

Marcel Migozzi :
Un rien de terre (collection Grammages)



Une autre campagne

Marcel Migozzi

1

C'est une campagne où la violence pousse parfois des branches mortes.

Des odeurs d'herbes brûlées entrent ce matin si charnellement en toi qu'un éblouissement te déborde comme un excès de la dernière guerre soumise à la mémoire.

Dans la lumière de la pluie un charnier de vignes bouleverse autant que le pressentiment d'un possible échec. Mais ça va passer.

Avec la colle au potassium la nuit alors que les fleurs des amandiers s'ouvrent dans la nouvelle lune, s'affichent des portraits en magie.
Le village est ficelé, les murs complices, les HLM conquis.

Foyer rural. *Venez nombreux*. Le vin d'honneur sera public.
Liasse de oui, menue monnaie des peut-être, tout compte.

Le lendemain dans une salle de classe je réussirai une leçon mondiale sur le complément de but.

2

Toute la nuit du vendredi dans le mistral.

Au mauvais réveil tu dois redresser un cyprès bleu presque déraciné. Des aiguilles tombent dans tes cheveux comme d'une ancienne couronne. Ancienne et déchue, mais tu l'ignores encore.

Comme si tu vivais achevé derrière une vitre.
Aussi peu inquiet le dernier soir de la campagne qu'un bouton sur le téléviseur.

3

Dès les premières enveloppes dépouillées, presque écorchées, tu sus qu'il faudrait survivre.

La colère eut vite fait le tour des mâchoires, faussé le cœur.

Tu étais encore debout. Dans une absence tiède.

Les voix des scrutateurs peluchaient.

De toi à moi : tant de journées et de vœux pour obtenir la confiance d'un homme sur dix !

Le vent du soir entra dans la mairie, rappela à tes chairs l'existence du parc, la communauté des arbres, c'était doux, celle des marronniers en fleurs fidèles à leur terre.

C'était presque bon d'imaginer la fraîcheur des verres de tes rivaux. De boire contraint dans les silences mouillés de leurs sourires.
Mais dans la pâleur comment sauver tes lèvres ?

Vide, l'urne, au pied de la table, sa docilité suspecte, d'une telle cruauté.

Et tes mains tout en bas, inatteignables lourdes, elles qui se désiraient pigeones au-dessus des visages pour applaudir, abattues.

4

Le lendemain, les fenêtres supérieures s'ouvrirent pour récompenser les vainqueurs.

Pour toi, l'éternité du lundi se leva en poussière, s'attarda, naine.

Au siège de la Section tu resteras longtemps auprès de ceux qui tremblent d'injustice devant leur miroir mansardé.

Colère d'avoir perdu tant d'espace, peut-être à vie.
De n'avoir pas assez douté, peut-être.

Nombreux ceux qui me reprochent, dans mes propos ou dans mes écrits, mon pessimisme ou ma noirceur et ce reproche a le don de m'irriter en même temps que de me remplir d'un sentiment d'impuissance, car les rieurs sont le nombre, contre lequel je ne puis rien, et tenter de leur faire comprendre que ce qu'ils appellent pessimisme ou noirceur n'est, face au monde tel qu'il est devenu, rien d'autre que de la lucidité, les fait rire plus fort encore. Peuple à œillères. Ils ont peur de déranger leur confort et de

Les doucereux

René Pons

regarder en face les ravages d'une autodestruction dont nous sommes tous, peu ou prou, quelles que soient nos analyses, partie prenante, puisque la grande force du système dans lequel nous vivons c'est, à moins de devenir un parfait marginal, de nous obliger à accomplir des actes que nous ne voudrions pas accomplir. Tout le monde n'est pas Thoreau, et la désobéissance civile est chose difficile et risquée. Or tous nous avons des obligations

familiales ou autres et nous sommes un tantinet lâches. Bien beau encore si nous nous rendons compte de cette lâcheté et des liens qui, chaque jour un peu plus, ligotent notre liberté. Bien beau, car il existe toute une classe de gens, ceux que j'appelle les doucereux qui, aveugles volontaires, sous l'égide de religions diverses, voient des anges partout (l'un de nos écrivains est passé maître en la matière), justifiant la souffrance, ou bien progressistes de choc trouvent notre époque formidable, positivent à qui mieux mieux et vont voltigeant de challenge en challenge, puisque désormais le beau mot défi n'est plus employé par personne. Cette petite réflexion désordonnée m'est venue ce matin après avoir écouté les informations et goûté l'ironie des chiffres : le trois cent millionième américain venait de naître au moment où le nombre d'Irakiens tués depuis l'intervention du peuple de la liberté dépassait les 650 000 (je l'écris en chiffre, c'est plus beau). Les doucereux ont raison. Dieu a bien fait les choses : les anges (exterminateurs ?) ne chômeront pas.

René Pons a publié chez L'Amourier : *La Ville* (collection Thoth)



Femmes à la table d'écriture

Michel Séonnet

*Pourquoi est-ce que
j'ai besoin, oui,
le besoin, de peindre
des visages ?*

Alberto Giacometti

Du tee-shirt blanc comme deux muscles les avant-bras habitués à l'effort, au dur effort de terre, de campagne, d'animaux à nourrir tôt, même si ça fait longtemps, même s'ils n'en gardent qu'un souvenir d'enfant - leur douleur, leur dur effort c'était plus tard, après, effort de femme venue à la ville mais n'ayant rien de ce que donne la ville, les deux bras plongés très haut dans l'eau glacée du lavoir, les

deux bras rougis d'eau vive mais il fallait marcher avant, et après, les bras se souviennent du panier lourd monté à pied par la rue la plus raide de cette ville bâtie sur un promontoire où l'eau est donc toujours en bas, c'était il y a longtemps vous savez, elle dit il y a longtemps mais c'était hier, vingt-cinq ans tout au plus, c'étaient les langes du premier enfant, et le crayon semble se perdre entre les doigts de la main, comme trop forts les muscles à manier si fragile outil, à l'arrêter au saut de chaque mot, ou même à chaque lettre, s'efforçant pourtant, à contre-muscles pourrait-on dire, à ajouter délicatement aux mots un autre mot, lenteur, ferveur presque (Oh là j'en peux plus, et elle s'essuie le front, en nage, les deux bras battant l'air, écartant d'invisibles présences, remettant en place le chignon),

à contre-emploi les mots et leur délicatesse n'était le papillon à silhouette bleue tatoué sur le bras gauche : elle en rit, ne dit rien, n'explique rien, les remet là sur la table (le bras, le papillon), empoignant les deux bords, elle posée au coin comme sur une chaise invisible, légère de tout son poids, de son volume, tirant des deux côtés comme à vouloir la table fichée en elle, enfouie presque, le coin disparu maintenant entre les plis du corps que le tee-shirt blanc ne fait qu'envelopper. Elle écrit. La table est immense mais elle l'apaise en elle, comme tous ces enfants qui pour pousser un cri ont éventré ce ventre, en ont marqué les plis, stries d'arbres année après année, tout son aubier dehors cette femme écarlate, tout son aubier à lire, à déchiffrer, ânonnant les naissances et les morts, morts avant de naître, morts à peine nés, tout un corps d'arbre aux plis de lourde mémoire, et s'offrant comme ça, sans rien cacher, à peine fière quand elle laisse glisser le mot de "courage", il en faut du courage, à peine usée de tant de blessures répétées, de blessures pour

la vie, de blessures pour rien, elle dit maintenant c'est fini, j'en fais plus, et je revois près d'elle la blondeur pâle de la petite dernière venue voir maman qui écrit, maman debout de tant d'histoires à lire sur ce corps que l'on voudrait voir nu pour ne rien perdre de sa mémoire, oui à lire en elle comme à l'appui d'un tronc coupé. Je lui dis : Vous avez vu, dans ce que vous écrivez, toutes les deux lignes il y a le mot enfant. Oh les enfants ! Et elle se pousse en arrière à presque basculer. J'en ai fait onze. Il m'en reste huit. Et elle détourne la tête comme à se méfier de trop toucher l'intime. Elle préfère dire qu'elle sait faire le pain, les pâtés comme à la campagne, mais que écrire, ça elle a du mal, c'est pas mon truc, et elle s'applique, malgré tout, cherchant comment peut bien s'écrire ce mot qu'elle a en tête : émerveillés, les enfants bien sûr, et les yeux bleus pétillent au fond de leurs orbites, très au fond, encaissés, les yeux tirent vers eux les deux coins de la bouche, jusqu'au sourire, au rire, au fou rire dans lequel elle se perd.

Michel Séonnet a publié chez L'Amourier : *Petit Livre d'Heures à l'usage de ma sœur* (collection Thoth)

ADHÉSION 2007

à l'Association des Amis de l'Amourier

Vous recevez le basilic, peut-être vous demandez-vous pourquoi ?
Ou peut-être l'attendez-vous ?

Alors je vais vous dire : Nous aimons lire et nous pensons que nous avons bien de la chance d'avoir encore un certain goût pour la littérature et de pouvoir ainsi le partager. Mais les difficultés de la "petite" édition, vous le savez, vont croissant. Celles de joindre les lecteurs, de joindre les libraires, de joindre les critiques littéraires...

Alors je vais vous dire : Nous soutenons plus particulièrement les éditions L'Amourier, pour le soin accordé à chaque ouvrage publié et le désir de voir circuler en des mains amoureuses des mots qui ne soient pas préfabriqués. L'amour des livres est ce qui nous guide.

Colporteurs de poésie et de récits, nous inventons chaque jour comment poursuivre. Nous organisons des rencontres, des lectures, des tables de livres improvisées... partout où l'on veut bien nous accueillir.

L'association des Amis de l'Amourier remercie ses 130 adhérents de l'année 2006. Soutien important, il est appui de notre élan.

L'année 2007 sera porteuse encore de bien des projets dont vous serez informés bientôt, entre autre notre fête en juin "Voix du Basilic" – retenez dès maintenant la date : samedi 2 et dimanche 3 juin – avec notre invité d'honneur Marcel Alocco, et la présence des auteurs de l'Amourier ayant publié un livre dans l'année.

Alors je vais vous dire, le Basilic, c'est notre travail, ne le jetez pas ! Passer le plutôt. À l'une ou l'autre de vos connaissances...

Et si vous désirez aussi, que la poésie vive, n'hésitez plus, adhérez* à notre association !

* bulletin joint au Basilic

Bernadette Griot

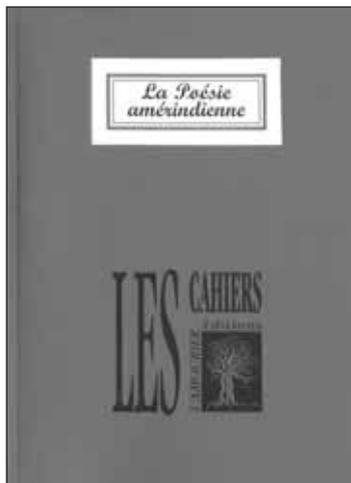


Muer

La poésie amérindienne

Béatrice Machet

collection Tboth, éd. L'Amourier



Muer, faire mourir, travailler la voix qui renaît, à la fois plus grave et mieux assurée. **Muer**: renaître par une reconquête des sens, une refondation rythmée du sens.

Un poème naît dans l'orbite

Ma parole dit le feu léger en respirant le frais de ta peau

L'absence trace un cercle et dit tes bras autour de moi

Pris dans la dynamique du cercle, les mots s'érodent, leurs contours se font poreux, les vers sont créés pour hâter la fusion des contraires. **Muer** pour que l'instant muet devienne également fécond, comme une traverse du corps heureux

*Mon rire muet transmet les frissons de
ma chair heureuse*

en son silence langagier

Quand les éléments ne sont plus séparés le monde devient lieu d'accueil tellurique; par l'acte poétique l'atome engendre le cosmos et s'y installe.

On comprend ainsi que l'intérêt de Béatrice Machet pour la poésie amérindienne ne relève pas de l'anecdotique. La dynamique profonde de ses pages est consubstantielle des textes qu'elle explore et défend, en militant pour que soit connu ce qui se trame et se crée dans les réserves indiennes comme dans certains départements de facultés américaines. Territoires langagiers acquis de haute lutte.

... les auteurs indiens (...) sont les nouveaux gardiens du langage, ils créent de nouveaux rituels dans l'esprit des anciens, ils racontent des histoires et délivrent des messages qui dépassent le domaine strict de la littérature, car leur vision du monde holistique où la figure du cercle est prépondérante, tient compte de la terre et de tout ce qu'elle porte, entités considérées comme vivantes dans l'esprit indien.

Muer vous dis-je, pour être dans le chant de ce monde toujours en train de se faire, pour faire acte dans la venue radieuse, l'amour est bien l'œuvre que le détour heureux par l'envol ressaisit.

Yves Ughes

Muer, éd. L'Amourier, 9,00€

La Poésie amérindienne, éd. L'Amourier, 12,20€

Béatrice Machet
ou la danse
de l'éternelle alliance

L'écriture relève de la marche et le pas s'y fait parfois si léger que le sentier semble danser. Il advient souvent qu'au détour de l'imprévu s'offrent la figure, le dessin d'une quête. La forme qui gisait en nous se fait alors vivante. Si l'on superpose les trois livres publiés par Béatrice Machet à L'Amourier, on voit se dessiner un cercle, celui de la perpétuelle alliance.

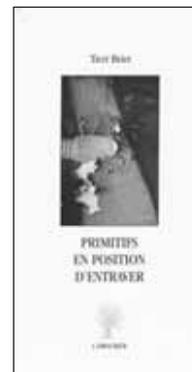


Primitifs en position d'entraver

Tieri Briet

Photographies: Alice Sidoli

collection Tboth, éd. L'Amourier



Nous sommes avertis, c'est un sac de nœuds où des mots se délient formant corps en creux et du noir dans le phare des yeux. Trouées en des lieux excentrés villes boîtes à banlieue d'usines vagues terrains d'abandons où vit ou passe du vivant que l'on assomme, que l'on assigne ou que l'on somme. Des mines en biais aux kilométrages superposés, en zigzag sur les pointillés des frontières cherchant l'immobile attrait du mouvement, quelque chose d'enraciné dans le sol, comme un roc, une mémoire solide de la distance. Du franchissement précaire des eaux incertaines des rêves échouent sur les carreaux froids des dortoirs et l'entassement croît où s'inversent les perspectives. Aux regards voilés d'obstinations harassées se puise l'encre du non dit et la rature est le piège d'où s'extirpent écorchées, désossées des images du réel débusqué. Cette langue tailladée à pointer la lutte à bâtir du malheur s'échafaude dans la patience à éclairer l'entrave.

Des photos d'Alice Sidoli intercalent dans les pages des silences. Des silences dichotomiques: Elles ne sont pas là seulement pour un constat, elles peuvent faire rêver à une beauté du monde dans un instant abandonné à la lumière.

Martin Miguel

Primitifs en position d'entraver, éd. L'Amourier, 9,90€



De la toile et des mots, Un maillage possible

Depuis le Basilic n° 10, nous avons créé une rubrique consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie et de la littérature. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par

www.litt-and-co.org
des portées pour l'intelligence

La littérature : production ou création ?
Vieux débat, mais débat révélateur. La réponse est sans doute au-delà de l'opposition, mais certainement pas "ailleurs".
Activité essentielle que la littérature, mais profondément énigmatique. Et totalement – et heureusement – indéfinissable.
Nous n'avons de cesse pourtant de vouloir en cerner les contours ; inlassablement nous sommes tentés de la situer dans une perspective censée l'expliquer.
Le but est hors de portée, c'est l'approche qui est féconde. L'énigme du texte en nourrit d'autres ; éclairs, clartés et zones d'ombre se complètent là où émergent les livres et les recueils.
Lier la littérature aux sciences humaines s'avère toujours productif et fertile.
Il n'est certainement pas une seule matière scientifique qui n'ait été à un certain moment traitée

par la littérature universelle : le monde de l'œuvre est un monde total où tout le savoir (social, psychologique, historique) prend place, en sorte que la littérature a pour nous cette grande unité cosmogonique dont jouissaient les anciens Grecs, mais que l'état parcellaire de nos sciences nous refuse aujourd'hui.

Par cette citation de Roland Barthes nous sommes accueillis sur le site "Littérature and C°", une belle invitation au voyage. Il sera tel qu'aucun carnet ne saurait en rendre compte.

Des balises ponctuent néanmoins les découvertes, qui font écho à nos tentations.

À partir du *plan du site*, on découvre les principaux chapitres, *littérature, philosophie, psychanalyse...* l'exploration des sous-parties ne manque pas de surprises heureuses, comme cette *anthologie sonore de poésie*. Les vers/le corps/la voix. De la chair donc, de la chair frémissante. Et les ramifications s'étendent, sur le site et vers d'autres sites. Un détour peut se faire par le politique, par exemple, une page de *recherches sur l'anarchisme*. Plus loin, Lacan. Et tous les lieux ressources, et des revues, et des textes en ligne.

Travaillez, étudiez, creusez, l'intelligence en action se mêle ici profondément à la vie. Elle n'exclut personne, elle accueille l'effort, l'exigence ; acte de confiance donc, aux antipodes du populisme ambiant.

En témoigne notamment cette éblouissante partie intitulée *Au temps*, dictionnaire Patrick Modiano : une exploration alphabétique de l'œuvre. Elle multiplie les entrées et laisse le lecteur naviguer comme il l'entend ; il peut emprunter la voie qui l'attire, tout en sachant que nombre de rues et avenues jouxtent son pas dans cette cité invisible qui ne demande qu'à naître au gré de ses incursions. Une somme. En est extraite cette réflexion sur la création des personnages, dont le dernier mot sera également notre mot de conclusion, mot-vecteur, moteur :

Ce frottement du réel et de la fiction lui permet de donner encore plus de consistance à des personnages "inventés" qui accèdent au statut du "pour de vrai" que les enfants confèrent à leur invention dans des jeux tantôt improvisés, tantôt savants. Ce procédé inscrit les personnages dans l'Histoire et brouille les pistes entre fiction et réalité. C'est un jeu, un jeu infini.

À quelques mots d'ici

par Alain Freixe

Rappel : Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

LE BRUIT DES AUTRES

Même si Jean-Louis Escarfail préfère que l'on parle de ses auteurs et de leurs livres, deux mots sur la structure éditoriale qu'il a créée en 1991.

Le catalogue du *Bruit des autres* compte quelque 170 titres. Jean-Louis Escarfail publie entre 15 et 20 livres par an sur les 500 manuscrits qu'il reçoit. Signalons qu'une de ses originalités est de ne pas vouloir constituer un catalogue d'auteurs mais d'œuvres, c'est pourquoi il suit ses auteurs. Ainsi nombreux sont ceux qui ont plusieurs titres au catalogue.

S'il n'a pas de collection, ce qui fait l'originalité du *Bruit des autres*, c'est la part importante prise par le théâtre : la moitié du catalogue ! Jean-Louis Escarfail aime le théâtre. Et le livre de théâtre, un de ces grands oubliés des critiques toujours prompts à parler du spectacle – Et certes le théâtre est représentation – mais rarement du texte et jamais du livre qui le porte.

On comprend pourquoi chaque livre publié porte en exergue ces mots d'Antoine Vitez : *Mon corps est fait du bruit des autres.*

Parmi les principaux auteurs, je citerai d'abord Daniel Soulier parce qu'il a été le premier que Jean-Louis Escarfail ait publié et que ce *Après l'amour* continue à être monté, qu'il a été réédité 4 fois et traduit en 8 langues ! Ahmed Kalouaz, homme de théâtre et de prose "poético-orale", et ses dix titres ; Pierre Debauche, fondateur du théâtre des Amandiers de Nanterre et du festival des francophonies en Limousin lui confie aussi son théâtre. Je citerai aussi bien sûr nos amis Jean Mailland, Filip Forgeau ou encore René Pons qui ont été publiés par les éditions L'Amourier. Les poètes Isabelle Pinçon, Jacques Norigeon ou encore Tamella Boni... Je ne saurais terminer sans faire écho au chantier actuel, un texte d'Armand Gatti, toujours aussi jeune, aussi rebelle qui voulait que Jean-Louis Escarfail lui publie sa poésie – ce qui se fera – mais qui signe un texte *Les cinq noms de résistance de Georges Guingouin* étonnant, rare, indispensable. Georges Guingouin, instituteur communiste, chef du maquis du Limousin qu'il

fonda dès l'été 1940. Rejoint par Gatti durant l'hiver 1942 qui retrouvera, là, le peintre Rebeyrolle dont la reproduction du *Cyclope*, hommage à Georges Guingouin éclaire la couverture de toute sa force. À l'heure de la mort du "chêne" – un de ses 5 noms – en l'automne 2005, Gatti met en route un "long poème rendu impossible par les mots du langage politique qui le hante mais dont les arbres de la forêt de la Berbeyrolle maintiennent le combat." C'est ce poème suivi d'un précieux lexique sur l'histoire révolutionnaire que liront tous ceux que l'esprit de résistance anime encore et toujours ! C'est ce livre que publie Jean-Louis Escarfail avec bonheur m'a-t-il confié parce qu'il recentre politiquement *Le bruit des autres*. Nous aussi, non que nous étions inquiets pour *Le bruit des autres*, mais vu l'air bouché du temps, il est salubre que de tels coups de vent viennent déchirer la chape des paroles vaines !

Le Bruit des autres
5 rue du Pont
87110 Solignac
Tél : 05 55 00 46 06
Fax : 05 55 00 58 36

Présence des Éditions L'AMOURIER

■ au Salon *Des Livres d'artiste(S)* à Issy-Les-Moulineaux (Médiathèque)
sam. 27 et dim. 28 janvier 2007

■ au Salon du livre de poésie de La Rochelle *Larochellivre* (l'Oratoire, rue Albert 1^{er}, centre-ville)
sam. 10 et dim. 11 mars 2007

■ au Salon du livre de Paris
vendredi 23 au mardi 27 mars 07

Lectures

■ BMVR Louis Nucéra à Nice
Michel Séonnet
Petit livre d'Heures à l'usage de ma sœur
samedi 16 décembre à 15 h

■ Maison de la Poésie à Grasse: Exposition et lecture
Notre Dame de vie (éd. Tac-Motif)
Photos: **David Giordanengo**
Texte: **Yves Ughes**
vendredi 15 décembre à 19h30

■ Médiathèque de Mouans-Sartoux dans le cadre des *Fins de mois poétiques*
Alain Freixe (*Avant la nuit*)
mardi 30 janvier à 20 h

■ BMVR Louis Nucéra à Nice
Daniel Schmitt
Les feuillets d'Hypnos de René Char
vendredi 26 janvier 2007 à 17 h

Jeanne Bastide (*Lucarnes*)
Serge Bonnery (*Les Roses noires*)
vendredi 2 février à 17 h

Marcel Alocco (*D'un âge sans mémoire*)
samedi 17 février à 15 h

Conférence BMVR Nice
Cycle d'une voix l'autre 1

Yves Ughes sur *Kérouac: rues de la lumière vide*
mardi 13 février 2007 à 17 h

Printemps des Poètes

Lettera amorosa du 5 au 18 mars 2006
Les Amis de l'Amourier seront présents à Grasse, à Saint-Laurent du Var, dans les communes de la Vallée du Paillon et à la BMVR de Nice

Expositions

■ **Marcel Alocco**
BMVR Louis Nucéra à Nice
9 janvier - mi-mars 2007

■ **Gill-Patrice Cassuto**
Denis Consolo
Martin Miguel
Gilbert Pedinielli
5 rue du Congrès - Nice
13 décembre - 10 mars 2007

■ J'entends: "Tu as vu mes signes noirs?" Je regarde la toile au fond jaune éclatant sur laquelle glissent chiffres et lettres ordonnés – on dit "symboles" – les formules mathématiques. J'opine. Puis je tourne la tête et regarde Bernard Venet qui me désigne – par-delà la fenêtre – devant la maison – une petite retenue d'eau sur laquelle passent – entre murmures d'écoulement et frissons de lumières – deux cygnes noirs.

■ L'œuvre s'élève, se déploie – elle semble pousser et non avoir été installée – sur un sol jonché de formes bleues, des lettres du mot "sculpture" en béton. "Sculpture" c'est aussi le nom de cette œuvre de Bernard Pagès. La dynamique de la relation entre œuvre et nom se met une nouvelle fois en mouvement... Une nomination qui ouvre les interprétations: on hésite... le nom désigne-t-il cet objet, ou ces débris sur lesquels pousse l'objet?

■ J'aime l'œuvre de Venet, comme j'aime l'œuvre de Pagès; dans leurs divergences, dans leur opposition. Dans leur commune rigueur. Proches dans les origines, puis complètement différents dans les démarches. De la belle ouvrage, dans les deux cas. Et dans les deux cas cette constance problématique, cette cohérence, cet inattendu, cette présence. Chacun d'eux vient troubler des zones profondes et différentes en moi, ouvre à ma sensibilité (ma rêverie, mon affectivité, mes questionnements, et jusqu'à ma simple façon de me tenir debout) des régions que j'ignorerais sans eux. Pagès le Magnifique. Venet le Majestueux.

■ Carlo Rosa. Voilà un nom inconnu en France, et presque oublié en Italie. Entre 1950 et 1970 cet autodidacte discret a construit une œuvre de sculpteur. Pas une référence, ni un incontournable: une œuvre dans laquelle des déchets végétaux, des débris de racines de canisses, deviennent sculptures vaguement

anthropomorphes; qu'il finit par habiller de plomb avant de les couler en bronze. Par certains côtés, il n'est pas très loin d'un Chaissac ou même d'un Fautrier. Par d'autres, il retrouve l'esthétique de la pierre trouvée, ou encore l'approche chamanique. Je regarde ces objets: ici se croisent et se tissent des voix très anciennes et les murmures d'aujourd'hui, dans la familiarité des jours.



Sculptures I et II, Bernard Pagès. © Muriel Anziens



Sculptures de Bernard Venet

■ J'aime aussi les "petits maîtres". Ils inscrivent l'art dans l'humble quotidien, ouvrent, aux alentours des "œuvres majeures", des chemins de traverse qui nous aident bien souvent à les approcher. Je n'aurais jamais pu admettre, en fin de compte, le flamboyant et arrogant baroque catholique, jamais je n'aurais pu y trouver, oubliant la pompe et la gloire, cette inquiétude sourde, cette fascination des vertiges ou cette peur du vide et du silence, si je n'avais connu, dans les chapelles délaissées de la Tarentaise, l'humble naïveté du baroque du peuple.

Journal intermittent de Raphaël Monticelli

Le Basilic

gazette de
L'Association des Amis de l'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA
dont l'action est soutenue par
le Conseil Général des Alpes-Maritimes,
le Conseil Régional et la DRAC PACA

Comité de rédaction

Alain Freixe,
Bernadette Griot,
Martin Miguel,
Raphaël Monticelli
et Yves Ughes

Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions
223 route du Col St Roch
06390 – COARAZE

Tél.: 04 93 79 32 85
Fax: 04 93 79 36 65

amourier.com
l'amour des livres